

VIEILLESSE ET VIEILLISSEMENT

Remarques philosophiques

Dans mes recherches sur une philosophie de la vieillesse, je n'ai rien trouvé qui porte spécifiquement sur cette question, sinon pour commenter des traités de l'Antiquité, comme celui de Cicéron. Le philosophe François Jullien confirme ce silence de la philosophie : « on ne trouve nulle part, en Europe, de philosophie du vieillir silencieux et de son discret érodage ». Selon cet auteur, la raison en est simple : notre philosophie s'est plus intéressée à la mort qu'à ce qui la précède. Ayant « porté son attention sur le terme et non sur la transition, la philosophie européenne a enjambé la vieillesse »¹. Il ne faut pas s'étonner que pour certains philosophes la vieillesse n'ait de statut qu'empirique, c'est-à-dire qu'elle est un simple fait, qui n'est porteur d'aucune signification.

Je vais pourtant essayer de vous proposer quelques réflexions dans ce domaine en empruntant à divers auteurs qui abordent ce sujet à l'occasion et de manière partielle, mais intéressante.

1 – Vieillesse et temporalité

La première réflexion qui vient à l'esprit concerne notre rapport au temps, ne serait-ce que parce que la vieillesse est habituellement la dernière étape de l'existence. C'est pourquoi nous ne l'appréhendons pas comme les autres, comme l'avait écrit saint Augustin à un de ses correspondants : « dans cette vie, nous sommes tous mortels et pour tout homme le dernier jour de cette vie est toujours incertain. Bébés, nous aspirons à l'enfance, enfants, nous aspirons à l'adolescence, dans l'adolescence à la jeunesse, dans la jeunesse à l'âge mûr, dans l'âge mûr à la vieillesse. Qu'on y parvienne, c'est incertain, mais il y a toujours quelque âge à venir. Mais la vieillesse n'a pas un autre âge auquel aspirer ». L'avancée en âge change donc le rapport au temps : l'avenir était ouvert, voilà qu'il se rétrécit ; au fur et à mesure que nous avançons dans la vie, le terme se fait plus proche.

Ajoutons que le processus du vieillissement s'opère silencieusement (F. Jullien) ; nous n'en prenons conscience que de temps à autre, comme le remarque Jankélévitch : « modification lente, continue, imperceptible de notre être corporel, le vieillissement n'est à aucun moment assignable ni localisable ; mais ce qui est impalpable sur le moment, nous le réalisons après coup par une prise de conscience discontinue »². En fait, « vieillir a toujours déjà commencé », jeunesse et vieillesse se combinent en nous tout au long de notre vie : « vieillir, c'est en même temps et du même point de vue, indissolublement, être encore jeune et déjà vieux : vieux, parce qu'il y a si tôt de l'usure et de la mort à l'œuvre en nous ; et jeune, parce que la vie se renouvelle avec une opiniâtreté qui étonne, que le cœur bat toujours avec vigueur et que se lève encore dans sa fraîcheur, et même comme s'il était le premier du monde, un matin de plus »³.

Enfin, en vieillissant, nous apprenons que le temps est irréversible : impossible de revenir en arrière, de revivre la moindre expérience, ne fût-ce qu'une seconde fois. Comprenons : le temps ne nous est pas extérieur, il nous constitue. « L'homme est toute temporalité [...]. L'homme est tout entier devenir, et n'est que cela ; et comme le devenir lui-même est toute irréversibilité, il s'en suit que l'homme tout entier est tout entier irréversibilité [...] L'homme est un irréversible incarné : tout son 'être' consiste à devenir... et par surcroît il devient..., mais ne revient jamais ». V. Jankélévitch ajoute : « ce temps qu'on ne peut ni ralentir ni arrêter, ni a fortiori renverser est la forme la plus ine-

1 François Jullien, *Les transformations silencieuses*, Le Livre de poche, Biblio essais, 2010, p. 59 et 60. Dans son ouvrage *La vie humaine* (Hermann, 2008), qui traite des âges de la vie, le philosophe André Comte-Sponville aborde le vieillissement comme l'impératif de « durer » (c'est le titre du chapitre qui lui est consacré). Même s'il écrit : « on sait bien comment cela finira. Mais ce n'est pas la fin qui importe. C'est le chemin » (p. 114), il continue : « Durer ? [...] C'est vieillir, puisqu'il le faut. C'est vivre encore, lutter encore, agir encore, aimer encore. C'est surmonter la fatigue, l'ennui, le dégoût, l'effroi, l'horreur » (p. 115). Le vieillissement est moins vu dans sa spécificité que comme continuité, certes lestée du poids des ans.

2 Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Flammarion, Champs essais, 2014 (1974), p. 13.

3 F. Jullien, *op. cit.*, p. 58-59. Plutôt que de la vieillesse comme état, mieux vaudrait de parler de vieillissement, du vieillir comme processus.

xorable de notre destin, et par conséquent de notre finitude »⁴. De la manière dont nous nous situons par rapport à cette irréversibilité dépend notre façon de vieillir : « l'homme a la possibilité de 'bien' vieillir ou de 'mal' vieillir ; de bien vieillir en consentant à l'irréversible, de mal vieillir en prétendant rajeunir ou freiner la décrépitude – mais il est entendu que dans les deux cas l'homme doit vieillir »⁵.

2 – La vieillesse et notre parcours de vie

Non seulement la vieillesse est la dernière étape de la vie, mais elle joue un rôle original par rapport à celles qui le précèdent.

D'abord, en vieillissant, on prend du recul par rapport à ce qu'on a vécu et on peut se donner une vue panoramique de sa vie. Plus précisément, on peut dire que « la vieillesse offre seule l'occasion de comprendre, rétrospectivement, le sens des étapes antérieures, et le 'sens de la vie'. Avec elle est donnée, ou peut être donnée, la compréhension de la mort, de l'amour, des joies de l'esprit, de l'utilité de la douleur, de la vocation, etc. Avec elle est donnée la possibilité de 'déchiffrer à rebours' »⁶. C'est ce qu'avait bien vu François Mauriac : « si simple et humble qu'ait été l'existence de celui qui la vit, la vieillesse est bien le moment où se cristallisent de façon irréversible et fragile tous les éléments d'une vie unique, toutes les composantes d'une personne irréductible à aucune autre, où se résume de façon indiscernable pour autrui *le total d'une vie* »⁷. Ce constat peut aussi être considéré comme une tâche, en ce sens qu'on peut dire que le « travail de vieillir [...] consiste à tenter de porter un regard sur l'ensemble de notre histoire personnelle interne, afin de situer la fin de notre vie dans sa trajectoire totale, avec son début et sa fin »⁸. De ce point de vue, on peut dire que la vieillesse est par excellence un temps de relecture de sa vie, au sens où l'on revient périodiquement sur ce que l'on a vécu. Si les jeunes font du sens avec leurs rêves, les personnes âgées en font avec leurs souvenirs.

Ainsi, le temps de la vieillesse est indissociable des étapes qui le précèdent. On peut même dire que celle-ci est « un analyseur des accumulations de toute la vie »⁹. Autrement dit, la manière de vieillir dépend pour une bonne part de la manière dont on a vécu auparavant. C'est ce que faisait remarquer M. Légaut quand il disait : « on a la consistance, dans sa vieillesse, de ce qui a été vécu en suffisante consistance, dans son passé »¹⁰. Au fur et à mesure que nous avançons en âge, ce que nous avons vécu ne reste pas derrière nous, mais il s'incorpore à notre histoire ; ce n'est pas seulement un souvenir, cela a contribué à construire ce que nous sommes devenus.

3 – La vieillesse comme ouverture à des vérités anthropologiques négligées

Le regard négatif que notre société porte sur la vieillesse provient pour une bonne part du fait que ses valeurs ne prennent pas en compte certaines vérités anthropologiques fondamentales¹¹.

a) la fragilité de notre condition

En effet, la valeur centrale de notre société est l'autonomie, qualité qui suppose la pleine possession de ses moyens et la capacité à se débrouiller par soi-même dans la vie. C'est oublier que toutes nos vies sont fragiles (et pas seulement quand on a pris de l'âge) et que nous n'existons qu'en relation avec les autres. En fait, « tout semble indiquer que notre condition humaine nous inscrit dans

4 V. Jankélévitch, *L'irréversible...*, p. 8 et 12-13. Voir aussi p. 279-280.

5 Id. p. 42. Cela fait penser à cette dame de 75 ans qui, refusant la perspective d'avoir des rhumatismes sous le prétexte qu'elle n'en avait jamais eus, s'entendit répondre par son médecin : « Chère Madame, à quel autre moment désirez-vous vos rhumatismes ? »

6 Michel Philibert, « Les âges de l'expérience humaine », dans *Initiation à la pratique de la théologie*, 5, Cerf, 1983, p. 31.

7 Cité dans l'ouvrage précédent p. 253.

8 Danielle Quinodoz, *Vieillir, une découverte*, PUF, 2011, p. 5.

9 R. Zuniga cité dans Michel Billé et Didier Martz, *La tyrannie du 'bien vieillir'*, Le bord de l'eau, 2010, p. 128.

10 Interview par P. Babin repris dans *Quelques nouvelles*, n° 143, mars 2002.

11 Même si tous les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point, je parlerai ici de **fragilité** (entendue comme faisant partie de la condition humaine, ce qui est le cas de la vieillesse), plutôt que de **vulnérabilité** (entendue comme liée à la condition sociale, ce qui est le cas de la pauvreté). Cf. Fred Poché, « De l'hyper-vulnérabilité », dans *Revue des sciences religieuses*, 90, n° 1 (2006).

une tension permanente entre une robustesse jamais acquise et une fragilité toujours latente ». Pour le dire autrement, « l'autonomie (c'est-à-dire la pleine possession de nos moyens) est une condition temporaire, une phase de la vie, celle de la vie adulte, dans laquelle nous entrons progressivement et que nous quittons dans l'extrême vieillesse »¹². Cela nous rappelle que nous sommes des « mortels », comme on disait dans l'Antiquité. La fameuse maxime du temple de Delphes « connais-toi toi-même » n'est pas un slogan pour le développement personnel cher à nos contemporains, mais elle signifie : « sache que tu n'es qu'un homme, voué comme tel à la mort »¹³. Les fragilités que nous pouvons connaître à n'importe quel âge nous rappellent donc la vérité de notre condition.

Alors, comme le souligne C. Pelluchon, « les grands vieillards ne nous enseignent pas seulement notre condition marquée par la corporéité et le temps, mais aussi notre humanité comme fragilité et le sens de cette fragilité. [...] La vieillesse nous enseigne que la vie n'est pas maîtrise »¹⁴. Elle oblige à se confronter à ce qui échappe : « nous ne possédons pas notre vie »¹⁵. Le contrôle de son existence allant en diminuant, « en vieillissant, l'individu cesse de courir après les objectifs qui occupent l'esprit des adultes. Il perd de sa pugnacité, mais il est plus à même de goûter au sentiment de sa propre existence et de jouir du présent, surtout dans les périodes où la douleur et les petites misères du corps le laissent tranquille ». On peut donc affirmer que « la vieillesse est une expérience métaphysique »¹⁶ au sens où elle change notre regard sur la vie et sur nous-mêmes.

Le temps nous travaille parce que nous sommes des êtres corporels. Dans des pages « d'une beauté cruelle » (Ricœur), Proust avait décrit les métamorphoses que le temps avait opérées sur des personnages que le narrateur n'avait pas rencontrés depuis plusieurs années : « le Temps qui d'habitude n'est pas visible, pour le devenir cherche des corps et, partout où il les rencontre, s'en empare pour montrer sur eux sa lanterne magique ». Proust précise : dans ce travail de remodelage, l'artiste qu'est le temps « travaille fort lentement »¹⁷.

Nous comprenons alors que « la vulnérabilité est une caractéristique ontologique de la vie humaine », en ce sens que « toute vie est fragile ». S'il en est ainsi, la dignité ne se mesure pas à la maîtrise que l'on a de sa situation. Au contraire, « c'est la reconnaissance de la vulnérabilité comme trait humain fondamental qui permet d'expliquer pourquoi les vies diminuées conservent une valeur intrinsèque et, par conséquent, pourquoi l'intégrité et la dignité de ces personnes ne doivent pas être violées »¹⁸. On reconnaît ici un débat qui traverse notre société et où se joue la manière dont seront traitées les personnes en fin de vie, débat où dominent malheureusement les philosophies utilitaristes. Mais ce débat n'est pas dans le fil direct de mon propos. Soulignons plutôt quelle peut être la portée de nos fragilités.

b) les fragilités nous humanisent

Les fragilités brisent notre carapace : « après la maladie, je serai plus doux » disait quelqu'un. Si nous n'éprouvions aucune fragilité, nous risquerions de devenir des machines. Grâce à nos fragilités, notre sensibilité s'affine, comme on le constate chez de nombreux artistes. Je crois que c'est par nos failles que nous pouvons entrer en résonance avec les difficultés d'autrui : de ce point de vue, chacun de nous est capable d'entendre certaines choses et reste étranger à d'autres, selon ce qu'il a dû affronter lui-même dans la vie.

On peut affirmer paradoxalement que c'est par nos fragilités que nous sommes susceptibles de reconnaître certaines réalités, comme le dit ce beau texte de Péguy : « parce qu'ils ne sont pas blessés, ils [*les honnêtes gens*] ne sont pas vulnérables. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte rien. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte pas ce qui est tout. La charité même de Dieu ne panse point celui qui n'a pas de plaies. C'est parce qu'un homme était par terre que le Samaritain le

12 Fabienne Brugère, *Le sexe de la sollicitude*, Seuil, 2008, p. 57.

13 Christelle Javary, *Fragilité et vulnérabilité*, Session des délégués diocésains de la Pastorale de la santé, octobre 2007.

14 Corinne Pelluchon, *L'autonomie brisée. Bioéthique et philosophie*, PUF, Quadrige, 2014 (2009), p. 295-296.

15 Id., « La vieillesse et l'amour du monde », dans *Esprit*, juillet 2010, p. 175.

16 Id., *L'autonomie brisée*, p. 194-195.

17 Cité dans Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, Stock, 2004, p. 102 et 103.

18 Nathalie Maillard, *La vulnérabilité*, Labor et fides, 2011, p. 170-172.

ramasse. C'est parce que la face de Jésus était sale que Véronique l'essuie d'un mouchoir. Or celui qui n'est pas tombé, ne sera jamais ramassé ; et celui qui n'est pas sale, ne sera pas essuyé »¹⁹.

En fin de compte, on peut dire aussi que « la reconnaissance mutuelle de nos fragilités n'est pas une source de découragement, elle est une source de vie, parce qu'elle permet de nous situer sur le terrain réel de notre humanité profonde »²⁰. Comme le dit le titre d'un colloque organisé par l'Arche de Jean Vanier, « tous fragiles, tous humains ».

Ainsi, la fragilité peut être un soutien à notre maturation mais, faut-il ajouter, à certaines conditions : si elle est occasion d'ouverture et non de repli sur soi ; si on bénéficie d'un entourage qui apporte du soutien ; si elle est reçue comme une occasion de prendre conscience de ses limites.

c) les risques de la fragilité

Cependant, on ne peut pas faire l'apologie de la fragilité sans reconnaître aussi qu'elle comporte sa part de risques.

D'abord, l'apparition d'une fragilité peut être déstabilisante ou même paralysante : on peut être écrasé par une fragilité qui nous tombe dessus brutalement (immobilisation soudaine, baisse rapide de la vue...). Parfois, ce sont les autres qui, par leur regard ou une remarque, nous font prendre conscience d'une évolution de notre condition que nous ne voulions peut-être pas voir (« c'est ton grand-père ? »). Cf. les « premières fois » (on nous laisse la place dans le bus...). L'arrivée d'une fragilité vient troubler l'image de soi et blesse notre narcissisme.

Il peut arriver, de manière plus subtile, que l'on se complaise dans sa fragilité : elle peut être une occasion d'attirer l'attention ou la sympathie des autres. De manière perverse, il arrive que l'on utilise la dépendance qu'entraînent certaines fragilités pour se venger des autres en exigeant des services de manière tyrannique.

On le voit : les fragilités sont ambivalentes. Tout dépend de ce que nous en faisons.

4 – La vieillesse et la mort

Je l'ai noté en commençant cette réflexion : fascinée par la mort, la philosophie européenne a enjambé la vieillesse. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux réalités.

Mais la mort n'est pas réservée à la vieillesse. A cet égard, Jankélévitch ne craint pas le paradoxe : « le vieillard parvenu à son avant-dernier soupir est, s'il respire encore, aussi éloigné de la mort qu'un nouveau-né ; certes, il n'a plus que trois secondes à vivre, mais nous le saurons seulement après coup. Les vieux, à cet égard du moins, sont aussi loin de la mort que les jeunes, et les jeunes aussi près que les vieux ». « Qui est presque mort n'est pas mort », ou, pour reprendre un titre posthume de P. Ricœur, on est « Vivant jusqu'à la mort »²¹. Pour souligner encore qu'il n'y a pas de rapport immédiat entre vieillesse et mort, Jankélévitch ajoute : « l'homme finit par mourir à force de vieillir ; et pourtant la mort, si elle est le terminus de la décrépitude sénile, n'en est pas à la lettre la conclusion, puisqu'on peut rester décrépité très longtemps sans mourir, et mourir bien avant d'être décrépité [...] en sorte que personne ne meurt à proprement parler de vieillesse »²².

C'est un des aspects de la fragilité de la condition humaine que la mort puisse frapper à tout âge, même si nous avons assisté à un spectaculaire « recul de la mort » qui se traduit en particulier par un « mouvement de transfert de la mort vers la vieillesse », au point que l'on peut dire qu'elle « s'y concentre à présent »²³. Mais il reste vrai que la conscience de la mortalité se présente avec plus d'acuité à mesure que l'on avance en âge. L'un des indices que l'on a franchi la frontière de la seconde partie de la vie consiste précisément dans un basculement de la perception du temps : dans la jeunesse, on n'avait pas conscience d'avoir un passé et l'avenir paraissait ouvert de manière indéfinie, le passé vient à compter et l'avenir paraît limité : d'où la conscience nouvelle de la mortalité.

C'est de cela qu'Ivan Illitch, personnage d'un roman de Tolstoï, prend douloureusement conscience en comprenant la gravité de la maladie qui l'atteint. Jusqu'à présent, il connaissait le syllogis-

19 Charles Péguy, cité par Paul Valadier, « Apologie de la vulnérabilité », dans les *Études*, février 2011.

20 Mgr Claude Dagens, *Souci du monde et appels de Dieu*, de Fallois, 2013, p. 204-205

21 P. Ricœur, *Vivant jusqu'à la mort*, Seuil, 2007. Ces pages qu'il a commencé à écrire à 82 ans ne portent pas sur la vieillesse, mais exclusivement sur l'affrontement de la mort.

22 V. Jankélévitch, *La mort*, Flammarion, Champs essais, 2010 (1977), p. 266, 267 et 283.

23 Paul Yonnet, *Le recul de la mort*, Gallimard, 2006, p. 455.

me selon lequel « Caius est un homme, tous les hommes sont mortels, donc Caius est mortel ». Mais, ajoute Tolstoï, « il n'avait jamais voulu le prendre à son compte, jugeant que ce raisonnement, applicable à Caius, ne valait rien pour lui-même. ». « En effet, se dit Ivan Illitch, Caius est mortel. Il faut qu'il meure. C'est la loi. Mais moi, moi, Vania, moi, Ivan Illitch, avec toutes mes pensées, toutes mes sensations, n'est-ce pas autre chose ? Il est impossible que je doive mourir. Ce serait trop affreux ! »²⁴. Cette prise de conscience que Tolstoï dramatise dans son roman, nous la faisons plus ou moins fortement nôtre un jour.

Un jour donc, nous prenons conscience de notre mortalité. Et cette conscience est plus vive dans le temps de la vieillesse. Nous savons que l'angoisse de la mort est l'angoisse par excellence. Mais nous savons aussi que l'humanité rêve depuis longtemps de faire reculer l'échéance ou même de la supprimer, depuis la lointaine Fontaine de jouvence jusqu'aux spéculations actuelles des transhumanistes. Le projet transhumaniste consiste en effet, dans sa version radicale, à supprimer la mort et pas seulement à la reculer indéfiniment. Outre qu'une vie prolongée indéfiniment ne laisserait plus de place aux nouvelles générations et donc scléroserait la société, elle banaliserait l'existence alors que le fait d'être « talonné par la mort » donne de l'intensité à la vie. De plus, « un temps trop long et une vie dispersée ne permettent pas vraiment d'envisager sa vie comme un tout »²⁵. Le sentiment de notre identité se diluerait à mesure que notre existence s'étirerait.

Enfin, la mort a comme effet de sceller une destinée. Comme le remarque Jankélévitch, « la mort transforme la vie en biographie, rétrojette sur elle un éclairage, un ordre et parfois même un sens moral. La forme de l'ensemble ne survient qu'au dernier moment, et avec le dernier instant de ce dernier moment : aussi faut-il attendre l'article suprême pour juger et interpréter une existence ». En effet, « tant que le vivant est en vie, les aventures de la liberté font échec à toute finalité prévisible »²⁶.

On le voit, si le rapport de la vieillesse à la mort n'est pas immédiat, il n'en reste pas moins que cette dernière en constitue l'horizon et qu'elle vient conclure définitivement ce que ce dernier temps de la vie commençait à récapituler.

Conclusion

La vieillesse est donc chargée de sens. On comprend pourquoi Pierre Emmanuel osait dire à des étudiants qu'il ne leur souhaitait pas de rester jeunes, mais de vieillir, de savoir vieillir. En effet, c'est en traversant les diverses étapes de notre existence que nous nous construisons. Au terme de cette traversée, si notre vie n'a pas été superficielle, nous aurons pu aller à la rencontre de nous-même et reconnaître à quoi nous étions appelés : « Un homme qui dure, disait Pierre Emmanuel, c'est-à-dire qui s'oriente vers la certitude qu'il a découverte en lui, et dont tout son travail dans la vie est de la mûrir, de s'ouvrir à elle davantage dans sa pensée, dans son rapport avec autrui, dans sa conception du monde. Mais cette certitude-là, il lui donne un nom, son nom, c'est son identité véritable. C'est l'identité dont il sera nommé au dernier jour, s'il croit en Dieu ; et même s'il n'y croit pas » (texte inédit). Voilà à quoi peut nous ouvrir le temps du vieillissement.

Pour « réhabiliter la vieillesse, [...] il faut la réintégrer dans l'ensemble du cycle de vie »²⁷. C'est faute d'avoir une perspective sur cet ensemble que nous ne savons pas quel sens elle peut avoir.

24 Léon Tolstoï, *La mort d'Ivan Illitch*, Livre de poche, 1976 (original : 1886).

25 C. Pelluchon, *L'autonomie brisée*, p. 197-199 et V. Jankélévitch, *La mort*, p. 96 et 442.

26 V. Jankélévitch, *La mort*, p. 123 et 124.

27 Bernadette Puijalon et Jacqueline Trincaz, *Le droit de vieillir*, Fayard, 2000, p. 269.